

breuses, le seul point ouvert est dans le nord-est. La terre vers l'est ressemble à une chaîne d'îles ; la glace semblait entourer les îles, et forme une masse compacte. Un canal large d'environ trois milles régnait entre son bord extérieur et le continent. L'eau en était limpide, de couleur verte, et bien salée. On observa qu'elle haussait et baissait de quatre pouces. Le rivage est parsemé de bois flotté, c'est principalement du peuplier baumier ; il est rarement d'une grande dimension. Quelques saules chétifs croissaient près des tentes. On vit des oiseaux aquatiques et des lagopèdes. On pêcha une assez bonne quantité de poisson.

On éprouva un changement considérable dans la température en arrivant sur le bord de la mer, en effet le vent avait passé du sud au nord-ouest. Les Canadiens se plaignaient beaucoup du froid, la première vue de la mer les amusa beaucoup, surtout en apercevant les phoques qui nageaient près de l'embouchure du fleuve. Avant la soirée cette sensation fit place à l'abattement ; l'idée de traverser une mer remplie de glace dans des canots d'écorce, les épouvantait ; ils calculaient la longueur du voyage, les dangers de la mer, l'incertitude d'avoir des provisions, le manque de bois pour faire du feu, la nécessité de traverser des terrains stériles pour arriver à un comp-

toir européen. « Les deux interprètes, ajoute M. Franklin, manifestaient le plus ouvertement leurs craintes ; déjà ils m'avaient demandé à être congédiés, cette fois ils insistèrent ; un seul Canadien suivit leur exemple. Persuadé qu'en les employant constamment aussitôt que nous pourrions commencer notre voyage, je les empêcherais de se livrer à leurs idées noires, et que, familiarisés avec le spectacle de la côte, ils ne tarderaient pas à reprendre leur gaîté, nous primes à tâche de tourner leurs craintes en ridicule ; heureusement nous y réussîmes. La manière dont notre fidèle Hepburn considérait l'élément auquel il avait été accoutumé si long-temps, ne contribua pas peu à les rendre honteux de leur frayeur. »

M. Richardson alla le 19 avec Août rendre une autre visite à Terreganneuck, pour tâcher d'obtenir de nouveaux renseignemens sur le pays à l'est ; il fut surpris de ce que les Eskimaux n'étaient pas encore venus rejoindre le vieillard. Celui-ci marquait de la répugnance à prononcer même le nom du fleuve Copper-Mine, et éludait adroitement la question toutes les fois qu'on la lui adressait ; mais il dit volontiers le nom d'une rivière à l'est, et même celui de sa tribu. Il essaya d'engager Août à rester avec lui, et lui offrit même une de ses filles en mariage.

« Quand j'eus terminé mes dépêches pour l'Angleterre, dit M. Franklin, je les confiai à M. Wentzel qui partit le 19 à huit heures du soir avec quatre Canadiens. Je lui dis, que si à l'époque à laquelle la saison ou d'autres circonstances nous forceraient à rebrousser chemin, nous étions très-éloignés du fleuve, nous ne pourrions pas probablement revenir vers ses bords, et que nous aurions à traverser les terrains stériles pour gagner un poste européen. J'ajoutai que dans ce cas nous nous dirigerions d'abord vers le fort Entreprise; et que nous l'invitions à y faire déposer par les Indiens une provision de viande sèche, aussitôt qu'il serait arrivé dans son voisinage. Je lui recommandai d'aller au lac Point; d'y prendre le canot que nous y avons laissé, et de le transporter au fort Entreprise; d'embarquer là les instrumens et les livres pour le comptoir du fort Providence, et d'expédier pour l'Angleterre la boîte qui contenait les journaux et mes dépêches. Après lui avoir donné toutes les instructions relatives aux moyens de faire faire à l'avance nos provisions par les Indiens et de laisser au fort Entreprise une lettre qui indiquerait dans quel canton ils chasseraient vers le mois de septembre et d'octobre, je lui remis des munitions et il nous quitta.

« Nous avons déterminé la position de notre camp à l'embouchure du fleuve Copper-Mine, à

67° 50' nord 115° 58' ouest. On voit par là qu'il existe une grande différence entre la position donnée par Hearne et celle qui fut le résultat de nos observations; cependant l'exactitude de la description qu'il a laissée, jointe aux renseignemens fournis par les Indiens, nous prouvèrent que nous étions à l'endroit qu'il avait visité. C'est pourquoi j'ai assigné le nom de cap Hearne au cap le plus considérable que nous avions alors en vue; un autre reçut celui de cap Mackenzie; une rivière qui a son embouchure dans la mer à l'ouest du fleuve Copper-Mine, fut appelée Richardson's-River, en l'honneur de mon savant et aimable compagnon de voyage.

« La distance parcourue du fort Entreprise à l'embouchure du fleuve Copper-Mine fut de 334 milles, les canots et les bagages furent trainés sur la glace et la neige pendant un espace de 117 milles. »

Jusqu'à présent M. Franklin n'avait fait que constater les découvertes des autres, maintenant il va affronter dans deux frêles canots les hasards et les dangers d'une mer inconnue. A l'exception des trois officiers et du matelot, ses compatriotes, ses autres compagnons au nombre de seize étaient étrangers à la navigation.

La violence du vent du nord-est et un brouillard épais ne permirent pas de s'embarquer avant

le 21 juillet à midi. Souvent les mêmes inconvéniens forcèrent les navigateurs de s'arrêter. On se dirigeait à l'est, on allait tantôt à la voile, tantôt à la rame. La côte est de hauteur modérée et uniforme. Les approches n'en sont pas difficiles; le rivage sablonneux et graveleux est borné par des plaines verdoyantes. Au large on voyait fréquemment des îles rocailleuses et nues; toutes reçurent des noms, de même que les points remarquables du continent.

Le bois flotté était abondant sur le rivage; comme le fleuve Copper-Mine ni aucun autre de ceux qui sont connus, excepté le fleuve Mackenzie ne charrie de bois à la mer, on peut en conclure qu'il est apporté dans cette partie par un courant qui vient de l'est. Les glaces laissaient un passage libre le long de la côte, elles étaient généralement en morceaux détachés que le vent dispersait aisément; mais aussi il les poussait quelque fois contre les canots qui se trouvaient alors dans un grand péril.

On rencontra sur les îles et sur le continent des appareils dressés par les Eskimaux pour faire sécher les peaux de phoque et les poissons; il s'y trouvait aussi des ustensiles et des armes. Quelquefois on prit des peaux dont on avait besoin et on laissa toujours à la place des objets dont la valeur était plus considérable.

Les voyageurs tuèrent quelques rennes qui les mirent à même de ne pas entamer leurs provisions: leur pêche fut généralement peu abondante. Il y avait trop de phoques dans ces parages; ils mangeaient les poissons.

Au-delà du Nappa-Arktok-Tovock, petit fleuve dont l'Eskimau Terreganneuck avait indiqué l'embouchure à l'est du Copper-Mine, l'aspect de la côte devint plus rocailleux et plus stérile, ce n'était plus qu'une suite de rochers de trapp. Le 25 on doubla un cap qui reçut le nom de M. Barrow. Il est au nord du 68^{me} parallèle. Au-delà, la terre court au sud-est; les rochers de granite s'élèvent brusquement du bord de l'eau à une hauteur de 1400 pieds. Ce rivage escarpé et raboteux ne permet aux canots d'aborder que dans un petit nombre d'endroits.

Les glaces retinrent les voyageurs pendant deux jours dans un port qui serait très-utile sous un climat plus doux, car il est bien fermé et à l'abri de tous les vents; mais dans ces régions boréales, ces avantages ne servent qu'à y produire une accumulation de glaçons. On n'en sortit qu'avec beaucoup de difficultés.

Quoique le mois de juillet ne fût pas encore passé, déjà le froid se faisait sentir; la surface de l'eau laissée dans une marmite, gela pendant la nuit; depuis quelques jours, on observait le ma-

tin des pellicules de glace sur l'eau de la mer, entre les glaçons flottans. Malgré cette température rigoureuse, on était tourmenté par des essaims innombrables de cousins; on avait espéré vainement d'être débarrassé de cette engeance funeste dans le voisinage de la mer, elle y était aussi incommode que partout ailleurs.

En visitant les provisions, on s'aperçut avec chagrin que deux sacs de pémican qui formaient la principale ressource s'étaient moisis par l'effet de l'humidité. Le bœuf avait été si mal préparé, qu'il était à peine mangeable; tout le mal venait de ce que, pour avoir plutôt fait, on l'avait séché au feu au lieu de l'exposer au soleil. « Mais, observe M. Franklin, ce n'était pas la mauvaise qualité de nos vivres qui nous inquiétait, c'était leur diminution, et notre impuissance de les augmenter; nous n'apercevions d'autres animaux que des phoques, et nous ne pouvions en approcher. Cependant le pays n'était pas dépourvu de rennes, mais il n'y avait pas toujours moyen de les poursuivre.

On continua jusqu'au 30 juillet de suivre la côte au sud-sud-est. Elle se terminait à une baie qui fut nommée Arctie-Sound. On espérait trouver à son extrémité l'embouchure d'un fleuve, parce que l'on avait observé que l'eau changeait de couleur; on l'avait dépassée sans la voir. Quand on eut débarqué et marché vers l'ouest, on aper-

çut la rivière qui venait du sud. D'après des renseignemens que l'on avait reçus au fort Chipeouan, on regarda le cap Barrow comme l'extrémité nord-est de l'Amérique; car la direction de la côte ressemblait au dessin qui en avait été tracé au charbon sur le plancher du fort.

« On n'avait plus que pour huit jours de vivres, il était urgent de s'en procurer; or, comme on avait entendu dire à Terreganneuck que les Eskimaux fréquentent les rivières dans cette saison, je résolus, continue M. Franklin, de chercher à ouvrir des communications avec eux dans le dessein d'en obtenir des secours pour nos besoins actuels, et un abri pour l'hiver, si le mauvais temps nous empêchait de rejoindre soit les Indiens qui devaient nous attendre, soit le fort Entreprise. J'étais d'autant plus porté à prendre ce parti, que dans la journée, nous avions vu plusieurs rennes, et que la rivière paraissait poissonneuse; ce qui me faisait espérer que notre troupe trouverait à se nourrir durant son séjour, et peut-être même à augmenter ses provisions. En conséquence, je chargeai Aout, Juin et Hepburn des objets convenables pour faire des présens, et je leur recommandai de remonter le long du fleuve, aussi loin qu'ils pourraient, et de tâcher de découvrir des Eskimaux, afin d'en obtenir des subsistances, du cuir, et des renseignemens sur la côte.

« Ils partirent le 31 à quatre heures du matin ; en même temps nos chasseurs allèrent à la recherche du gibier , et le reste du détachement se rendit en canot à la première cascade du fleuve , au pied de laquelle nous étions campés , et l'on y tendit les filets. Elle a quatre pieds de haut , et sept cent cinquante pieds de large : une chaîne de rochers qui traversent le fleuve lui donne naissance. Elle est située par $67^{\circ} 18'$ nord et $41^{\circ} 43'$ ouest : j'ai nommé ce fleuve Hood's-river , en mémoire de mon jeune compagnon , qui me fut ravi par une mort cruelle , comme on le verra par la suite. Tous les rochers voisins sont formés d'un mélange de grès et d'argile. Des bouleaux et des saules nains couvraient le terrain , mais ces arbrisseaux étaient trop petits pour fournir au chauffage. Le fleuve ne charriait pas de bois flotté. Nos filets ne nous donnèrent que cinq poissons , il fallut avoir recours à la viande sèche.

« Le 1^{er} août , les chasseurs revinrent avec deux petits rennes et un ours brun. Août et Juin arrivèrent aussi sans avoir rencontré une créature humaine , quoiqu'ils fussent allés à douze milles de distance. On navigua ensuite vers une pointe qui terminait au nord la côte orientale de la baie , et après qu'on l'eut doublée , on découvrit un autre grand espace où l'on ne voyait que de l'eau. L'après-midi fut employée à examiner du haut

des montagnes si c'était une baie ou un passage entouré d'une chaîne d'îles. Les apparences étant favorables à cette dernière opinion , on résolut de continuer à se diriger au sud. On parvint le 5 à l'embouchure d'un fleuve qui fut nommé Back's-river ; elle est située par $66^{\circ} 30'$ nord , et $107^{\circ} 53'$ ouest. La côte occidentale de la baie dans laquelle elle se jette , et qui reçut le nom de Bathurst's-inlet , est composée de plusieurs grandes îles ; on ne put reconnaître le canal principal qui , à l'ouest , les sépare du continent , mais on avait aperçu son issue auprès de celle par laquelle on pénètre dans le Bathurst's-inlet ; toutes les deux sont très-reserrées.

Les voyageurs longèrent ensuite , en allant au nord , la côte orientale de ce bras de mer jusqu'à la pointe Everit ; il a soixante-six milles de profondeur , et renferme un grand nombre de ports excellens. De cette pointe au cap Crooker , on suivit un rivage bordé d'îles , puis l'on entra dans la baie Melville qui se prolonge dans l'est. On en fit le tour , et dans tous les endroits où l'on débarqua , l'on aperçut des traces récentes du séjour des Eskimaux. Quand on en fut sorti , par un canal qui a sept milles de largeur , l'on eut beaucoup à souffrir de la violence de la houle ; on campa le 15 au soir près de la pointe qui termine à l'ouest sa côte septentrionale. « Bientôt , dit

M. Franklin, un des officiers vint m'annoncer que d'après le rapport qu'on lui avait fait, les deux canots avaient éprouvé de grands dommages pendant la journée. En vérifiant le fait, je me convainquis que l'assertion était fondée et que ces embarcations ne pourraient pas soutenir les efforts d'une mer très-grosse. Quoique cette circonstance fût affligeante, elle me désolait moins que ne le fit le changement que j'observai dans nos gens. Jusqu'à ce moment ils avaient montré au milieu des difficultés et des dangers non moins nouveaux qu'effrayans pour eux, un courage qui nous surprenait; à présent ils éprouvaient des craintes sérieuses pour leur sûreté, et elles s'emparèrent tellement de leurs esprits, qu'ils ne se retenaient pas pour les exprimer, même en présence de leurs officiers. Nous supposâmes qu'elles avaient surtout été excitées par les deux interprètes, qui dès le départ, avaient pronostiqué des calamités de tous genres. Nous crûmes aussi, et peut-être avec raisons, que le peu de succès que ces deux hommes, connus pour excellens tireurs, avaient eu dernièrement à la chasse, venait de la mollesse de leurs efforts à tuer des rennes, afin que le manque de provision nous contraignît de mettre un terme à notre voyage.

« Je dois avouer que divers incidens m'avaient fait songer depuis plusieurs jours à la nécessité

pénible de prendre ce parti. Les vents impétueux qui soufflaient depuis quelque temps, me faisaient entrevoir la fin de la saison favorable pour tenir la mer, et l'arrivée prochaine du froid rigoureux que nous ne pourrions pas supporter dans un pays dénué de bois. Notre provision de vivres était réduite à une quantité de pemican insuffisante pour plus de trois jours, et vainement nous nous serions flattés de l'espoir de l'augmenter; en effet, bien que l'on vit des rennes, on ne pouvait pas approcher de ces animaux sur les rivages unis que nous longeons; d'ailleurs on devait craindre que bientôt ils n'émigrassent vers le sud. Il était évident que le temps employé à explorer l'Arctic-Sound et les baies Bathurst et Melville, ne nous laissait pas l'espérance d'atteindre à la baie Repulse, dans la mer de Hudson, idée que nous avions caressée complaisamment en commençant notre voyage; il était de même évident que notre éloignement de tous les comptoirs européens, devant s'accroître à mesure que nous avancerions, le trajet des terrains stériles que nous serions obligés d'entreprendre, s'il fallait abandonner les canots sur un point quelconque de la côte, deviendrait bien plus hasardeux.

« Le soir je communiquai aux officiers mes sentimens sur ce sujet, et je vis avec plaisir que leur opinion coïncidait avec la mienne. Nous étions

tous convaincus de la nécessité de mettre promptement une fin à notre marche, puisque l'espoir de rencontrer des Eskimaux et d'en obtenir des vivres ne pouvait plus raisonnablement nous rester. Cependant nous voulûmes encore avancer jusqu'au point où nous verrions la côte tourner à l'est, afin que nous pussions être convaincus qu'elle était séparée de ce que nous avons regardé comme une grande chaîne d'îles, en passant du cap Barrow à la baie Bathurst. Mais comme il était nécessaire à tout événement de mettre une borne à nos progrès; j'annonçai ma résolution de rebrousser chemin après quatre jours de reconnaissance de la côte, à moins qu'il ne nous arrivât auparavant de trouver des Eskimaux, et de faire des arrangements avec eux pour passer l'hiver. Cette déclaration fut reçue avec joie par nos gens, et nous espérames que l'habileté de nos chasseurs étant excitée de nouveau, nous pourrions ajouter à notre provision de subsistances.

On se remit donc le 16 à longer la côte en canots, les traces d'Eskimaux étaient plus fréquentes: on entra dans des baies dont on reconnut l'extrémité. « A huit heures du soir, dit M. Franklin, le temps orageux et menaçant nous décida à nous arrêter. La mer était si peu profonde, qu'il ne fut pas aisé d'approcher du rivage. De gros morceaux de bois flotté nous indiquaient

que nous étions enfin hors des baies. A peine nous avons dressé nos tentes, qu'un coup de vent violent accompagné d'une forte pluie nous assailit; le vent souffla du nord-est avec une impétuosité qui renversa trois fois nos tentes pendant la nuit; la tourmente continua le lendemain; la mer roulait avec fureur sur la plage. Les Canadiens qui voyaient pour la première fois l'effet d'une tempête sur la mer, n'en ressentaient qu'un désir plus vif de s'en éloigner.

« Nos chasseurs aperçurent des rennes que la surface unie du terrain les empêcha d'approcher; ils ne nous apportèrent qu'une petite quantité d'oisons. Comme il n'y avait pas d'apparence de se procurer des vivres, je réduisis la ration à une poignée de pémican, et à une petite portion de bouillon en tablette par jour pour chaque homme. Je déterminai notre position à 68° 18' nord et 109° 25' ouest.

« La continuation du mauvais temps et de la grosse mer ne nous laissant pas la perspective de nous embarquer le 18, nous avons, M. Richardson, M. Banck et moi, marché le long de la côte à douze milles au nord. La terre la plus éloignée que nous aperçûmes, était au nord-nord-est, elle ressemblait à deux îles dont la distance fut estimée à près de sept milles. Entre ce point et celui où nous étions, et qui fut nommé pointe Turnagain, la côte sem-

blait se diriger davantage à l'est ; il est donc probable que cette pointe Turnagain forme le sommet d'un cap peu élevé.

• On tua un renard qui fut trouvé aussi bon que les oisons avec lesquels on le fit cuire, et bien supérieur aux rennes décharnés que nous mangions le long de la côte. Des oies passèrent par-dessus la tente en allant au sud, preuve indubitable de l'approche de la mauvaise saison. La température la plus basse fut aujourd'hui de 2° 66' R.

« Quoique la pointe Turnagain ne soit située qu'à six degrés et demi à l'est de l'embouchure du fleuve Copper-Mine, nous avons parcouru 555 milles géographiques en suivant la côte qui est extrêmement découpée. Cette distance n'est pas beaucoup moindre que celle qui sépare le Copper-Mine de la baie Repulse, en supposant que celle-ci soit à la longitude qui lui a été assignée par Middleton. (1)

« Si l'on prend en considération toutes les contrariétés que nous éprouvâmes en faisant la re-

(1) Ce navigateur anglais expédié en 1742 à la mer de Hudson pour découvrir le passage au nord-ouest, alla plus loin que ceux qui l'avaient précédé ; arrêté par les glaces au 67^{me} parallèle dans une baie que par cette raison il nomma Repulse-Bay, il revint en Angleterre.

connaissance de la côte, la brièveté du temps pendant lequel on peut effectuer une opération de ce genre, et la distance que nous avons à parcourir avant d'atteindre à un lieu où nous trouverions un abri pour l'hiver ; on jugera, j'en ai la confiance, que nous avons poursuivi l'entreprise aussi loin que la prudence le permettait, et que nous ne l'avons abandonnée que sur la conviction bien fondée qu'en avançant davantage nous compromettrions l'existence de toute la troupe, et nous empêcherions la connaissance de nos travaux d'arriver en Angleterre. L'activité avec laquelle les officiers m'aiderent à combattre les craintes de nos gens mérite ma plus vive reconnaissance.

« Le résultat de nos recherches semble favoriser l'opinion de ceux qui soutiennent la possibilité du passage au nord-ouest. La direction générale de la côte est probablement de l'est à l'ouest, à peu près sous la latitude assignée au fleuve Mackenzie, au Kotzebue-Sound, et à la baie Repulse, et je pense que l'on ne peut guères entretenir des doutes sur l'existence d'une mer continue le long ou à bien peu de distance de la ligne que je viens d'indiquer. La présence des baleines dans ces parages, prouvée par les ossemens que nous avons trouvés dans une anse de la baie Melville, peut être regardée comme un argument en faveur d'une mer